

REPÉRAGES*

Serge Faléni

L'expression « *champ lacanien* » apparaît à la fin du chapitre V du séminaire XVII de J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, en bas de la page 93.

Des deux derniers paragraphes, j'extraits : « ...s'il y a quelque chose qui est à faire, dans l'analyse, c'est l'institution de cet autre champ énergétique [...] qui est le champ de la jouissance [...] hélas, qu'on n'appellera jamais, car je n'aurai sûrement pas le temps même d'en ébaucher les bases, le champ lacanien, mais je l'ai souhaité. »

Le champ lacanien, c'est le champ de la jouissance. Il se noue autour d'un signifiant maître : la jouissance.

En découle la question : la jouissance, qu'est-ce que c'est ? qui peut se décliner ainsi : qu'en dit Lacan dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, et particulièrement dans le chapitre V – en retenant ce premier point : le champ de la jouissance est un champ énergétique.

Page 83, Lacan en parle d'un point de vue quasi phénoménologique : « c'est le tonneau des Danaïdes, et une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence ».

Il fantasme la jouissance de la plante (p. 88) : « ... le lis des champs, nous pouvons bien l'imaginer comme un corps tout entier livré à la jouissance. Chaque étape de sa croissance identique à une sensation sans forme. Jouissance de la plante [...] c'est peut-être une douleur infinie d'être une plante ».

Le spectre sensitif, très large, semble orienté surtout vers la douleur, ainsi que le confirme ce prolongement de la citation de la page 88 concernant l'animal : « ...la possibilité [de l'animal] de se mouvoir pour obtenir surtout le moins de jouissance. C'est ce qu'on appelle le principe de plaisir ».

Le principe de plaisir posé comme principe de régulation de la jouissance conduit à envisager à nouveau cette dernière d'un point de vue énergétique.

* Intervention au Forum de Cahors

La jouissance n'est pas à concevoir comme une énergie, mais comme l'expression de ce qui a été conceptualisé par Freud comme énergies – soit en dernier lieu les pulsions de vie et les pulsions de mort.

Je vais essayer de le montrer :

Ainsi Lacan parle (p. 86) du phallus comme de l'organe privilégié en ce que « on peut bien isoler sa jouissance », « dans ses fonctions de tumescence et de détumescence, déterminant une courbe, dite orgasmique, parfaitement définissable ».

Il avait énoncé auparavant (p. 84) un aphorisme concernant ce qu'il considère comme « un énoncé central de la théorie freudienne : il n'y a de bonheur que du phallus », avançant que Freud a dit que rien ne peut être approché de jouissance plus parfaite que celle de l'organe masculin, et concluant : il n'y a que le phallus à être heureux, pas le porteur dudit.

L'énergie libidinale s'avère ici le moteur. Elle est complètement détachée de l'affect du sujet, lui-même indépendant, décalé par rapport au ressenti de l'organe.

Mais la jouissance, Lacan la lie surtout à ce que Freud appelait la pulsion de mort, ainsi qu'à l'inconscient. Pages 88 – 89, il dit : « En 1920, ce à quoi Freud a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition. La répétition [...] c'est une dénotation précise d'un trait, [...] identique au trait unaire, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance », ajoutant plus loin « et le déplaisir ne veut dire que la jouissance ».

La jouissance n'est donc pas énergie ; elle est l'expression des énergies s'exprimant dans son champ. Et la jouissance, en tant qu'effet des pulsions, en tant que liée à l'inconscient, est donc aussi effet de langage.

Dans le chapitre III « Savoir, moyen de jouissance », il développait déjà cette réflexion (p. 51) : « Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance [...]. Ce qui nous intéresse en tant que répétition et qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance est proprement ce qui va contre la vie [...] l'instinct de mort ».

Ajoutant plus loin cette réflexion essentielle : « Dans la répétition même, il y a déperdition de jouissance », poursuivie p. 54 : « et à la place de la perte de jouissance qu'introduit la répétition surgit la fonction de l'objet perdu, le *a* ».

La jouissance, effet des pulsions, laisse à sa place l'objet *a*, le plus-de-jouir, conséquence de la perte de jouissance occasionnée par la répétition et partant du langage.

Dans le chapitre XII « L'impuissance de la vérité », il le reprend (p. 206) : « La jouissance est corrélative à la forme première de l'entrée en jeu de la marque, du trait unaire qui est marque pour la mort ».

Je vais essayer de montrer en quoi l'accès à la jouissance est limité, pour un sujet, par le langage, en posant le trait unaire comme première expression d'un signifiant maître, d'un S1, et en en tirant cette conséquence : le savoir, S2, devient de ce fait moyen de jouissance (titre du chapitre III).

J'emprunte pour cela au chapitre XI (« Les sillons de l'aléthosphère », p. 182), le nouveau traitement que Lacan fait subir au *cogito*.

Il l'écrit :

« *Je pense donc : je suis* », où *je pense* est un effet de langage,
 où la cause, l'*ergo* (donc), est pensée,
 où *je suis* est en position première : il faut être pour penser, mais
 est nécessairement marqué de l'effet du langage du fait de son
 énonciation,
 où l'effet du langage est donc rétroactif.

Pour un sujet, le savoir sur son être, moyen par excellence de jouissance d'icelui (de son être), nécessite l'expression d'un signifiant ô combien maître : « je suis », qui ne peut être pensé que secondairement. L'entropie, c'est-à-dire la perte de jouissance occasionnée par ce détour inévitable, en est la conséquence.

Lacan le formule ainsi dans le chapitre VI « Le maître châtré », p. 101 « ... en s'émettant vers les moyens de la jouissance qui sont ce qui s'appelle le savoir, le signifiant maître, non seulement induit mais détermine la castration [...] » soit « la faille qui s'appelle le sujet ».

Conséquences :

Le champ de la jouissance est cerné, borné par les quatre termes S1, S2, S, *a*, constitutifs des discours.

Le champ de la jouissance est le lieu des rapports entre ces quatre termes, soit le champ des discours, à la condition que celle-ci, la jouissance, en soit exclue.

Dans le chapitre XII « L'impuissance de la vérité », il le dit clairement (p. 205) : « C'est sur son interdiction (de la jouissance) que se fonde cette structure ». Interdiction de la jouissance du sujet, puisque pas de sujet sans castration, sans langage, et conséquemment surgissement de l'objet *a*.

La mise en fonction du champ lacanien est donc constituée par les discours, ce dont Lacan traite dans la troisième partie du chapitre V, lorsqu'il pose la question de « la place de la psychanalyse dans le politique ».

Le politique concerne ce qui relève de l'exercice du pouvoir dans l'Etat, dit le dictionnaire ; j'y substitue le social, la société.

Cette troisième partie commence ainsi (p. 90) : « L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours [...] que de la jouissance, tout au moins quand on en espère le travail de la vérité ». Allons bon ! Que vient-elle faire ici ? Quelles lumières projette-t-elle sur la jouissance ?

C'est que, entre les quatre termes qui déterminent les quatre discours, et ce que représente chacun des quatre sites où ces quatre termes viennent effectuer leur ronde, s'établissent des relations qu'il convient de définir aussi.

agent	relation impossible	autre
-----	_____	-----
vérité	impuissance	produit

L'agent détermine le discours.

Dans le chapitre III, Lacan, dans un long développement, pose cet agent comme équivalent à la loi régissant chaque discours, loi « inscrite dans la structure », c'est-à-dire imposée par la structure du discours. Et dans le chapitre XII (p. 197) il ajoute cette précision : « L'agent n'est pas du tout forcément celui qui fait, mais qui est fait agir ».

L'autre est celui dont il est impossible de se passer pour qu'il y ait discours, le « *pas-sans* » (pas de S1 sans S2). Comme il est impossible de s'en passer, entre l'agent et l'autre s'établit une relation impossible, c'est-à-dire encore une relation qui met le réel en jeu.

Dans le chapitre XIII, « Le pouvoir de l'impossible », Lacan dit de l'impossible « qu'il convient de lui donner son sens strict, à savoir qu'en tout champ formalisé de la vérité, il y a des vérités qu'on ne peut pas démontrer » (p. 190).

Pourquoi ? Parce que la vérité jaillit de « la béance » (p. 206) où le langage laisse les choses. La vérité est donc la cause indirecte de la relation impossible, et cela parce qu'elle fait agir l'agent.

Quant au produit ...

Je ne puis résister à la métaphore jardinière qui s'impose à trop parler de champs (lacanien, de la jouissance, de la vérité, des discours, etc.).

L'agent est le jardinier.

Il est fait agir par la vérité dont il laboure le champ (traçant ainsi les sillons de l'aléthosphère).

Il laboure ce champ parce que « un trésor est caché dedans » - belle définition de la jouissance, sœur de la vérité.

Il y pousse donc un produit... souvent décevant (un *a*, une lathouse) – impuissance de la vérité.

Entre le produit récolté et le trésor recherché, quel rapport ? Impuissant à en établir un, je constate (p. 203) : « La production n'a aucun rapport avec la vérité ».